ELOGE

DE FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE-FENELON,

ARCHEVÊQUE-DUC DE CAMBRAY,

PRÉCEPTEUR DES ENFANS DE FRANCE.

DISCOURS

Qui a obtenu L'*Accessit*, au jugement de l'Académie Françoise, en 1771.

Par M. l'Abbé Maury.

Antiquâ homo virtute ac fide. Ter. *Adelph. act.* 3, *sc.* 4.

A PARIS,

Chez la Veuve Regnard, Imprimeur de l'Académie Françoise; & Demonville, Libraire, Grand'Salle du Palais, à la Providence, & rue basse de l'Hôtel des Ursins.

M. DCC. LXXI.

Universitas BIBLIOTHECA

43768

CSP

BX
4705
.F425
M373
1771

ELOGE

DE FRANÇOIS

DE SALIGNAC

DE LA MOTTE-FENELON.

LORSQUE Louis XIV confia l'éducation de ſes enfans au grand Homme que je viens célébrer dans le Temple de l'Éloquence, ce moment fut marqué par le plus éclatant témoignage de l'approbation publique. La Société Littéraire d'Angers preſſentant les ſuccès de cet immortel Inſtituteur, propoſa une couronne au Poëte Citoyen, dont les chants éterniſoient le ſouvenir du bienfait que Louis accordoit à ſon Peuple en lui deſtinant un Roi que FENELON alloit former.

La première Académie de la Nation renouvelle aujourd'hui l'hommage décerné à l'Auteur

du Télémaque par ſes contemporains, & elle offre la palme de l'éloquence au génie heureux qui s'élevera juſqu'à ſon ſujet, pour acquitter la Patrie envers cet illuſtre Ecrivain. Foibles Orateurs, que peuvent nos efforts ? Nos Juges nous ont devancés : le choix qu'ils ont fait ſera toujours plus glorieux pour FENELON que le plus éloquent de nos éloges. Nous avons à peindre une ame ſublime : ce ſera donc à l'ame, plutôt qu'à l'eſprit du Panégyriſte, à guider ſon pinceau ; celui qui aura le mieux ſenti FENELON, l'aura le mieux loué.

L'éloge de l'Archevêque de Cambray ne doit être en effet que ſon hiſtoire écrite par le ſentiment & par la vérité. Nous n'avons rien à exagérer, rien à feindre ; & au lieu d'aſpirer à ſurpaſſer l'admiration publique dont il jouit, nous ſerions trop heureux de la pouvoir atteindre, en parlant d'un Homme qui fut l'Orateur des Peuples, & plaida la cauſe de l'humanité devant les Rois ; d'un Homme illuſtre par l'éclat de ſon nom, l'éminence de ſes vertus, la ſupériorité de ſes talens, l'importance de ſes fonctions, le caractère de ſes erreurs même ; enfin d'un Homme dont toutes les penſées eurent pour objet le bonheur du genre humain, qui dût tous ſes revers à ſon génie & à ſa vertu, & auquel il ne manqua pour être heureux que d'être un Homme ordinaire.

Nous ſuivrons FENELON dans ſes Miſſions en Saintonge, dans le tourbillon de la Cour,

dans le commerce des Lettres, dans sa retraite de Cambray; nous chercherons tout ce qu'il fut, le Grammairien, le Poëte, l'Orateur, le Métaphysicien, le Moraliste, le Politique, l'Instituteur, l'Evêque, l'Ami, le Sage persécuté: & nous trouverons dans un degré éminent tout ce qui est digne d'intéresser un cœur sensible, des talens, des vertus, des malheurs.

Pour me borner dans un sujet si vaste, je rassemblerai tous ces rayons épars de la gloire de FENELON, & j'essayerai de peindre le génie & l'ame de l'Auteur du Télémaque.

Je tromperois votre attente, MESSIEURS, si je privois la Religion du triomphe que vous lui avez décerné, en proposant l'éloge de FENELON. Je parle en présence du Génie, & je sais qu'il n'appartient qu'à des Hommes éclairés de rendre à la Religion des hommages dignes d'elle.

PREMIÈRE PARTIE.

En lisant l'histoire de l'esprit humain, dans tous les lieux, & dans tous les âges, on s'aperçoit que la nature ne prépare qu'avec de longs efforts la naissance des Hommes extraordinaires. Les secousses des Guerres civiles, qui ne cessèrent d'agiter la France depuis la mort de François Ier. jusqu'à la majorité de Louis XIV, avoient donné la première impulsion aux esprits; les factions, nées des Sectes, s'enhardissoient aux

plus affreux maſſacres ſous les Régences les plus odieuſes ; le Miniſtère, ou plutôt le règne de Richelieu, appaiſoit les longs orages de l'Anarchie ; le génie s'élevoit ſur nos contrées avec Deſcartes & Corneille, & réveilloit l'eſprit humain aſſoupi depuis pluſieurs ſiècles ; l'Europe, apprenant enfin que la Guerre cauſant à peu près les mêmes ravages dans chaque Etat, ne retomboit que ſur l'eſpèce humaine, l'Europe, laſſe de crimes, venoit de tarir à Munſter la ſource de ce fleuve de ſang qui avoit inondé la terre pendant cent cinquante années. Une Femme & un Etranger gouvernoient la France, & les troubles de la Fronde marquoient le dernier terme de nos diſſentions inteſtines ; une grande révolution s'opéroit dans les mœurs, dans les idées, dans la Langue, dans le Gouvernement, dans la Religion : enfin Louis XIV commençoit à régner lorſque FENELON parut.

Je ne m'arrête point à la naiſſance * ou à l'éducation de FENELON. Lorſqu'il s'agit d'un Homme de génie, qui a honoré ſa Patrie & ſon ſiècle, il ne faut parler ni des aïeux dont il deſcend, ni des maîtres qui l'ont formé. Loin de ce tourbillon de la ſociété, où les ames perdent bientôt leur énergie, FENELON paſſa ſes premières années dans la ſolitude, où le génie

* Il naquit au Château de Fenelon en Périgord le 6 Août 1651, de Pons de Salignac, Marquis de Fenelon, & de Louiſe de la Cropte.

fermente ; & prit enſuite ſon eſſor vers la Capitale, où le goût s'épure. Concentré dans la retraite avec ſon talent & des mœurs, il acquit cette vigueur de méditation, cette profonde habitude de réfléchir & de juger, dont il avoit beſoin pour dompter une imagination trop vagabonde, & il eut le temps de devenir Philoſophe avant que de ſavoir qu'il étoit né Poëte.

Deſtiné à l'Egliſe, FENELON aime mieux acquérir la ſcience & l'eſprit de ſon état, que d'en briguer les honneurs. En s'enfonçant dans l'étude immenſe de la Religion, il ne veut point d'intermédiaires entre lui & les Auteurs ſacrés, entre lui & les premiers Pères. Il ſe familiariſe avec les idiomes anciens ; mais la belle langue des Homères & des Platons n'eſt pour lui que la langue des Baſiles & des Chryſoſtômes. Déja il interroge l'antiquité la plus reculée, & parcourt les annales de la Religion : ſpectacle vraiment digne des regards d'un Philoſophe.

Qu'étoit la Religion pour FENELON ? Une Philoſophie ſublime qui démontre l'ordre, l'unité de la nature, & explique l'énigme du cœur humain, incompréhenſible ſans elle ; le plus puiſſant mobile pour porter l'homme au bien, puiſque la Foi le met ſans ceſſe ſous l'œil de la Divinité, & qu'elle agit ſur la volonté avec autant d'empire que ſur la penſée ; un ſupplément de la conſcience, qui commande, affermit & perfectionne toutes les vertus, établit de nouveaux rapports de bienfaiſance ſur de

nouveaux liens d'humanité; nous montre dans les Pauvres des créanciers & des juges, des frères dans nos ennemis, dans l'Etre suprême un père; la Religion du cœur, la vertu en action, le plus beau de tous les codes de morale, & dont tous les préceptes sont autant de bienfaits du ciel: voilà ce qu'étoit le Christianisme aux yeux de FENELON.

Nourri de ces principes, s'empressera-t'il de partager avec l'Evêque de Sarlat son oncle les fonctions les plus brillantes du Ministère, ou d'annoncer la Religion dans le Palais des Rois? Après avoir laissé mûrir dans l'obscurité ses talens & ses vertus, FENELON, Chrétien pour être plus humain, Prêtre pour se rendre plus utile, supérieur aux idées d'ambition & de vaine gloire, va faire des Missions dans des Provinces éloignées; mais Apôtre d'une Religion que la persuasion & la charité ont établie, il ne veut point d'autres armes pour en multiplier les conquêtes; il sait que la douceur opère des conversions, au lieu que la violence n'enfante que des parjures; & s'il accepte la qualité de Chef des Missions Royales, c'est à condition qu'on instruira les Hérétiques sans les persécuter.

L'état que FENELON choisit va tourner également au profit des Lettres & de l'humanité: & aux yeux des Sages qui m'écoutent, c'est ici que son histoire littéraire commence. A peine a-t'il contemplé dans les Villes le faste

des Riches, qu'il obſerve dans les Campagnes les victimes qui l'expient, & qu'il voit tout le poids des vices de la Capitale retombé ſur les Provinces. La douloureuſe impuiſſance de ſoulager les beſoins des Pauvres lui fait envier les tréſors de l'opulence; mais il partage du moins les peines de l'indigent; il lui donne des vertus, s'il ne peut pas lui préſenter du pain; & ramenant à ſa deſtinée une Religion qui ſeule connoît l'art de conſoler, il l'annonce dans les chaumières comme la philoſophie du malheur. C'eſt ſur-tout en parlant au Peuple aſſemblé, en tirant de ſon imagination plutôt que de ſa mémoire les expreſſions enflammées que le moment ſuggère, que FENELON s'exerce à la véritable éloquence ſur des hommes qui n'ont que des ſens, & qu'il apprend à émouvoir le cœur par le reſſort des mouvemens ou par la puiſſance des images. C'eſt dans les places publiques, c'eſt au milieu des campagnes, que ce jeune Miſſionnaire, brûlé par les ardeurs du ſoleil, forme en lui l'Orateur véhément, le Moraliſte profond, le Poëte ſublime, le Paſteur charitable, l'Inſtituteur immortel des Princes: le théâtre de ſon zèle devient l'école de ſon génie.

FENELON n'exiſte pas encore pour les Lettres, & il atteint déja ſon ſeptième luſtre. Il médite long-temps: il amaſſe beaucoup de connoiſſances avant que de prendre la plume. Telle eſt la marche de la nature, ſouvent violentée

par les passions. Lorsque les eaux filtrées dans le sein de la terre se hâtent trop d'en sortir, elles s'exhalent en vapeurs, ou elles forment à peine un ruisseau languissant qui va bientôt expirer sur le sable; mais qu'elles séjournent dans le flanc des montagnes jusqu'à ce que la pente leur ouvre une issue, & vous verrez sortir un fleuve. FENELON ne peut plus retenir son génie: son ame décèle son penchant vers la morale. Faut-il en être surpris? Le génie s'élance d'abord vers le genre qui lui est propre, & le premier Ouvrage de choix caractérise la vocation littéraire. FENELON voit ce sexe délicat & sensible, que la nature a formé pour adoucir nos peines, idolâtré dans nos mœurs & dégradé par nos institutions. Il lutte seul contre les abus de son siècle, & son *Traité de l'Education des Filles* devient le code universel des épouses & des mères.

Quand on aperçoit FENELON dans la carrière des Lettres, on n'imagineroit pas qu'il dût parcourir un jour celle des honneurs. Ce fut sa destinée, mais non son dessein: & nous pouvons démentir d'avance tous ces détracteurs obscurs qui l'accusèrent de cacher une ame ambitieuse sous les dehors de la modération. Eh! à quoi pouvoient le conduire en effet des Missions & des livres?

Cependant Louis XIV régnoit; & ce Prince, dont chaque action est une époque, vouloit que l'ame de ses petits-Fils fût formée par les plus grands Hommes de l'Europe. Louis leur donne

pour Gouverneur ce Beauvilliers, ſincère à la Cour, humain dans les combats, ſenſible dans l'élévation, né Lacédémonien parmi des François, & qui obtint par ſes vertus un avancement que tant d'autres doivent à leurs baſſeſſes. Beauvilliers * apprécie FENELON : aſſez grand pour ne pas craindre la rivalité d'un grand Homme, il le demande pour collègue. Le choix eſt fait (1) : Montauſier & Boſſuet ** ont des rivaux.

Il n'appartient qu'à un Sage, digne d'occuper un Trône, d'élever l'Enfant qui doit y monter. Faire d'un homme un Roi, ou plutôt d'un Roi un homme ; enſeigner les droits des Peuples à un Prince trop tôt inſtruit des prérogatives de la Royauté, pour en étudier les devoirs ou en ſentir le fardeau ; lui préſenter dans ſon Palais le tableau des misères publiques ; l'inſtruire des grands principes de l'adminiſtration, ſans jamais ſéparer la Politique de la Morale ; lui montrer dans les Lois le fondement & le frein de ſon autorité : ſous le deſpotiſme, l'aviliſſement de l'humanité & l'inſtabilité du Trône ; le forcer de lire ſes devoirs ſur les murs des chaumières ; lui faire voir ſes armées, ſes tréſors, ſon Peuple, non dans la pompe des cités, mais au milieu des champs fertiles ; lui donner les yeux

---

* Paul de Beauvilliers, Duc de Saint Aignan, ami intime de Fenelon, Gouverneur des petits-fils de Louis XIV, né le 24 Octobre 1648, mort le 31 Août 1714.

** M. le Grand Dauphin, fils unique de Louis XIV, avoit eu pour Gouverneur M. le Duc de Montauſier, & Boſſuet pour Précepteur.

d'un particulier & l'ame d'un Roi ; ſe placer entre lui & l'éclat du Trône, & croire n'avoir rien fait, juſqu'à ce qu'il ait beſoin qu'on le conſole du malheur d'être condamné à régner. C'eſt ſous ces traits que je me repréſente les inſtituteurs des Rois, & que je contemple FENELON leur éternel modèle.

La Cour de Louis XIV ? quel ſéjour pour FENELON ! Quoi ! c'eſt au milieu de ces fêtes où l'on célèbre ſous le nom pompeux de victoires l'aſſemblage des calamités humaines ! . . . Oui, c'eſt là même qu'il compoſera le Télémaque. Platon n'écrivoit-il pas ſes Dialogues dans le Palais de Syracuſe, Ariſtote ſes Traités de Morale à la Cour d'Alexandre, Morus ſon Utopie ſous les yeux de Henri VIII ? FENELON paroît à Verſailles avec une douceur de caractère peinte ſur ſon front, & qui réuſſit mieux que les agrémens de l'eſprit, parce qu'on oublie le langage, & qu'on retient la phyſionomie. Il y porte la candeur de l'innocence, la ſérénité de la modération, des connoiſſances très-étendues, une mémoire heureuſe, une imagination brillante, le talent ſi rare de bien parler, & l'art de ſe faire aimer, qui n'eſt peut-être pas le même que l'art de plaire. Avec tous ces titres, une place, un nom, le Précepteur de l'Héritier préſomptif de la Couronne n'obtint pas une ſeule grace, & vécut pluſieurs années à la Cour dans la plus étroite médiocrité.

FENELON s'occupoit plus du ſoin de ſervir

ſa Patrie, que des moyens d'avancer ſa fortune. Etoit-ce donc à lui d'y penſer? Il ſe ſouvenoit avec effroi qu'il répondroit un jour du bonheur de la France & du repos de l'Europe. Tout intérêt perſonnel diſparoiſſoit devant ces grands objets de la félicité publique. Comment FENELON inſtruira-t'il ſes Elèves ? Il eſt des eſprits ſpéculateurs qu'on ne conduit qu'avec le fil d'une métaphyſique abſtraite ; des eſprits droits qu'on n'éclaire qu'avec le flambeau d'une logique exacte ; des eſprits auſtères qu'on ne ſubjugue que par l'aſcendant d'une démonſtration irréſiſtible ; des eſprits imitateurs qui n'obéiſſent qu'à l'impulſion de l'exemple. Mais il y a dans l'homme, & ſur-tout dans l'enfant, une autre faculté plus impérieuſe, que la nature a placée entre nos ſens & notre intelligence, l'imagination, qu'on pourroit appeler le corps de l'ame. Une fois ſéduite, rien ne peut plus la détromper : l'eſprit, les ſens, le cœur, tout cède. C'eſt par là que FENELON va ſaiſir les idées naiſſantes du Duc de Bourgogne (2).

Je crois voir Homère apparoître à FENELON, qui médite nuit & jour ſes Ouvrages, l'embraſſer, & lui dire : » La ſuperbe Epopée, dé» daignant les leçons directes, n'inſtruit que par » des maximes : l'Epopée ne rempliroit donc » pas tes vues. Puiſque la proſodie de ta langue » reſte au-deſſous du langage des Muſes, affran» chis-toi du joug importun de la rime : tu feras » un véritable Poëme ſans écrire en vers (3).

» Les mouvemens, l'enthousiasme, l'harmonie,
» les inversions & les images sont l'ame de mon
» art. Ressuscite les brillantes erreurs de la my-
» thologie, source intarissable d'idées sublimes.
» Je ne suis que le premier des Poëtes épiques,
» & tu peux devenir le premier des Instituteurs
» des Souverains. Enfante un chef-d'œuvre, qui
» par les charmes d'une instruction générale,
» t'associe à l'éducation de tous les Maîtres du
» monde qui naîtront après toi. Mais arme-toi
» de courage, en donnant l'essor à ton génie.
» Ma destinée est celle de tous mes pareils, ce
» sera la tienne. De grands revers pendant ta
» vie, point de lauriers que sur ta tombe.

FENELON conçoit que l'impression des images laisse des traces plus profondes que le raisonnement. En effet, l'esprit humain est plus porté au grand qu'au vrai : & l'un des principaux caractères de la foiblesse des enfans, est de ne pouvoir contempler la vérité sans des allégories qui donnent un corps aux idées. Il sent qu'un bon Poëme sur les devoirs des Rois, seroit plus utile que le meilleur code. La force élude les Lois, & souvent les brave ; la législation n'établit que l'ordre & la paix parmi les hommes, au lieu que le génie les élève jusqu'à la vertu. FENELON généralisera son sujet pour former l'homme & le Souverain ; & en rendant son Disciple témoin des aventures les plus extraordinaires, il saura lui donner à la fois l'éducation des hommes & celle des événemens.

Où cherchera-t'il un modèle ? Ulyſſe eſt un fourbe, Enée un ſuperſtitieux : d'ailleurs ce ſont des Rois déja formés. FENELON a d'autres projets ; il tire de l'Odyſſée, qu'il préfère à l'Iliade, un brillant épiſode ; & réuniſſant l'enthouſiaſme d'Homère & la ſageſſe de Virgile, il met en ſcène avec le Duc de Bourgogne un Prince de ſon âge. Heureux choix ! idée vraiment philoſophique, d'avoir pris un enfant pour le Héros de ſon Poëme ! Car outre qu'il eſt un point au-delà duquel le caractère devient immuable dans le bien comme dans le mal, le rapport des années eſt le plus prompt des liens, & deux enfans ſe quittent rarement ſans ſe connoître & ſans s'aimer dès la première entrevue, tant qu'ils ignorent les averſions de la rivalité & les réſerves de la méfiance. FENELON fait traduire cette fiction à ſon Diſciple, & lui apprend à la fois la langue des anciens Romains & la ſcience du Gouvernement. Jetons un coup d'œil rapide ſur cet Ouvrage immortel qu'on prendroit pour une production des plus beaux jours de l'antiquité. Mythologie, Politique, Morale, Géographie, tout y eſt mis ſous les yeux d'un jeune Prince. Le Télémaque (4) eſt le plus beau plaidoyer qu'on ait jamais fait pour le genre humain, & le génie de ſon Auteur y paroît auſſi vaſte que ſon ſujet.

Sous quels traits FENELON montre-t'il Télémaque pour intéreſſer ? Dans l'adverſité. C'eſt un fils généreux qui court chercher ſon

père à travers les tempêtes. Que de reſſources exigeoit de l'imagination de l'Ecrivain cet immenſe épiſode, placé à l'entrée du Poëme, lorſque le Diſciple de Mentor eſt jeté par les vents dans l'Iſle de Calypſo, & fait le touchant récit de ſes longues infortunes! Lecteurs ſévères, la peinture des amours d'Eucharis & de Télémaque vous allarme peut-être; mais ne falloit-il pas avertir un jeune Prince des piéges qui l'attendoient au ſortir de l'enfance? Mais l'imagination chaſte d'un enfant étoit-elle ſouillée par une narration où tout reſpire les bonnes mœurs? La diſpoſition de l'ame détermine l'effet du tableau; ce n'eſt pas ce qu'on y voit, c'eſt ce qu'on y ajoute qui rend cette deſcription trop ſéduiſante. Eh! que ne pardonneroit-on pas au Poëte en faveur des conſeils de Mentor, & de la victoire déchirante qu'il exige de Télémaque au moment où il le précipite dans les flots du haut d'un rocher, & l'entraîne à la nage! Suivons les moralités de ce Poëme, & nous y verrons tous les devoirs des Rois préſentés par les ſituations plus que par les préceptes; l'amour de la juſtice dans le gouvernement de Séſoſtris; la conſtance au milieu de l'infortune, lorſque Télémaque eſt eſclave en Egypte; le châtiment de la tyrannie dans les remords de Pygmalion; la protection due au commerce dans l'hiſtoire de Tyr; le reſpect qu'imprime la vérité, quand le fils d'Ulyſſe aime mieux mourir que de ſe permettre un menſonge; les cauſes du bonheur public

public dans l'interprétation des Lois de Minos; l'amour de la Patrie, quand Télémaque sacrifie le Trône de la Crète & la contrée d'Arpy au petit Royaume d'Itaque; les ravages de la guerre dans la défaite de Boccoris; les avantages de la paix dans la réconciliation d'Idoménée avec les Manduriens; les lois du commerce fondées sur la liberté, les inconvéniens du luxe, les règlemens d'une bonne police, l'apologie de l'agriculture reconnue pour le fondement de la grandeur des Etats, dans la description de Salente; le caractère d'un mauvais Ministre dans le portrait de Protésilas; les dangers de la prévention dans l'exil de Baleazar, & le rappel de Philoclès; l'humanité due aux vaincus dans la conduite de Télémaque envers Iphiclès & Hippias. Mais franchissons les temps & les lieux, & descendons dans les Enfers avec le fils d'Ulysse. Quelle horreur le Poëte lui inspire pour la flatterie, en lui présentant l'image sublime de cette furie, qui répète éternellement aux mauvais Rois, avec dérision, les mensonges de leurs flatteurs, tandis que ces monstres sont tourmentés sur la roue d'Ixion! Quel jugement lui apprend-il à porter de bons conseils sans les bons exemples, en le rendant témoin de ces reproches mutuels & interminables entre des pères vicieux & des fils criminels? Quelle idée lui donne-t'il de la vraie gloire, lorsqu'il lui montre dans l'Elisée les Héros guerriers placés au-dessous des Princes bienfaisans? Enfin quel

touchant tableau met-il ſous nos yeux des droits & des épanchemens de la nature, lorſqu'après tant de périls le Diſciple de Mentor rentre dans Itaque, & retrouve ſon père chez le fidèle Eumée? Le Poëme ſe dénoue par un ſacrifice que Télémaque fait à la vertu, en ſurmontant ſon amour pour Antiope. La tâche de Mentor eſt remplie, les vœux des Peuples ſont ſatisfaits. Alors Minerve quitte la forme humaine, & donne au jeune Prince cette dernière leçon, qu'*il faut s'attendre à l'ingratitude des hommes, & leur faire du bien.*

Quand on compare la morale bienfaiſante de FENELON avec les principes inhumains de Machiavel, de Hobbes & de Filmer; quand on voit ces controverſiſtes politiques légitimer les meurtres, les dévaſtations, le deſpotiſme, attaquer l'humanité par des ſyllogiſmes méthodiques, montrer à l'homme ſon concitoyen, ſon allié, ſon voiſin, ſon ennemi, & jamais ſon ſemblable; tandis que le Poëte embellit des grâces de ſon imagination les droits ſacrés de la raiſon & de la vertu, eſt aſſez courageux pour dire aux Souverains les vérités les plus hardies, montre dans Télémaque la piété la plus ſoumiſe envers les Dieux, unie au plus tendre amour pour les hommes, élève les Rois à la dignité de Légiſlateurs, au rang de pères du Peuple, combat l'intérêt perſonnel, & préfère par-tout le juſte à l'utile; oh! que ces malheureux ſophiſtes ſont petits à ſes côtés!

Quand on penſe enſuite que le véritable Télémaque n'eſt pas le fils d'Ulyſſe, mais le petit-fils de Louis XIV; que ce Prince enclin à la colère, étoit devenu auſſi doux que ſon Inſtituteur; qu'il n'y a pas dans ce chef-d'œuvre de FENELON une ſeule maxime, un ſeul ſentiment qui ne lui ait été dicté par ſon amour pour ſes ſemblables; il eſt impoſſible de ne pas s'écrier avec l'Auteur de Sethos *, que *ſi le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un Poëme, il naîtroit du Télémaque.*

Mais je n'ai encore peint que le Moraliſte: oublié-je donc que l'Ecrivain fut auſſi utile au progrès des Lettres, que le Philoſophe à la félicité des Peuples? Qui a mieux connu que FENELON l'art des préparations oratoires? Sa Mythologie n'eſt point un rêve abſurde; c'eſt une Théologie morale qui donne à la vérité les Muſes pour interprètes. Simple ſans baſſeſſe, & ſublime ſans enflure, il préfère des maſſes éloquentes à de brillans phoſphores. Il dédaigne ces ſaillies déplacées qui interrompent la marche du génie, & l'on croiroit qu'il a produit Télémaque d'un ſeul jet. J'oſe défier l'homme de Lettres le plus exercé dans l'art d'écrire, de diſtinguer les momens où FENELON a quitté & repris la plume, tant ſes tranſitions ſont naturelles, ſoit qu'il entraîne doucement par la pente de ſes idées, ſoit qu'il faſſe franchir avec

* L'Abbé Terraſſon.

lui les abymes; & dans ce même Poëme où il a vaincu tant de difficultés pour soumettre une langue rebelle, où pour assimiler des objets disparates, on n'apperçoit jamais un effort. Maître de sa pensée, il la voit sans nuages; il ne l'exprime pas, il la peint; il sent, il pense, & le mot suit, avec la grâce, la noblesse, ou l'onction qui lui convient. Toujours coulant, toujours lié, toujours nombreux, toujours périodique, il connoît l'utilité de ces liaisons grammaticales que nous laissons perdre, qui faisoient la richesse des Grecs, & sans lesquelles il n'y aura jamais de style. On ne le voit pas recommencer à penser de ligne en ligne, traîner péniblement des phrases tantôt précises, tantôt diffuses, où l'esprit sautillant par temps inégaux, peint son embarras à chaque instant, & ne se relève que pour retomber; son élocution pleine & harmonieuse, enrichie des métaphores les mieux suivies, des allégories les plus sublimes, des images les plus pittoresques, ne présente au Lecteur que clarté, facilité, élégance & rapidité. Grand parce qu'il est simple, il ne se sert de la parole que pour sa pensée, & n'étale jamais ce luxe d'esprit, qui dans les Lettres, comme dans les états, n'annonce que l'indigence. Modèle éternel de la Poësie descriptive, il multiplie ces comparaisons vastes qui supposent un génie observateur, & il flatte sans cesse l'oreille par les charmes de l'harmonie imitative. En un mot FENELON donne une

ame à la parole ; & ſon ſtyle vrai, enchanteur, inimitable, trop abondant peut-être, reſſemble à ſa vertu.

FENELON, grand Poëte, fut auſſi grand Métaphyſicien ; il tranſporta les grâces de ſon imagination & même la ſenſibilité de ſon cœur juſques dans les déſerts de l'Ontologie. Il n'y a peut-être pas ſi loin qu'on le penſe des chants de la Poëſie aux ſpéculations de la Métaphyſique. Preſque tous les Métaphyſiciens du premier ordre ont été Poëtes *. On ſe ſouviendra long-temps que Boſſuet comparant les *mauvaiſes nuits* que Turenne fit paſſer au Roi d'Eſpagne, aux longues veilles que lui coûta la réfutation des *Maximes des Saints*, diſoit hautement qu'un jour de travail de ſon adverſaire le condamnoit à ſix mois d'étude.

A quel uſage conſacrera-t'il cette ſagacité qu'il a reçue de la nature, pour ſaiſir les idées les plus abſtraites ? Puiſqu'au ſcandale de la raiſon, ou plutôt du cœur des hommes, quelques rêveurs atrabilaires ou corrompus ont oſé mettre en problême l'exiſtence de la Divinité : FENELON, dont tous les écrits ſont des bienfaits envers ſes ſemblables, la démontre & la fait triompher des ſophiſmes de Spinoſa. Il ne s'enfonce point dans des raiſonnemens ſubtils : il croiroit outrager la Majeſté divine, s'il n'étoit entendu que d'un petit nombre de Phi-

* Platon, Malebranche, Leibnitz, &c.

loſophes ; en parlant de Dieu. Toujours fidèle à ſon ſyſtême, il s'adreſſe à l'imagination ; il montre par-tout un ouvrier, un deſſein, une Providence. C'eſt par des preuves évidentes & ſenſibles que l'Archevêque de Cambray défend la cauſe de Dieu ; je me trompe, c'eſt celle de l'homme : c'eſt la vérité la plus conſolante, la plus néceſſaire, & heureuſement la plus inconteſtable.

Que ne puis-je ſuivre FENELON dans ſa Lettre (5) & dans ſes Dialogues ſur l'éloquence, qui ne furent pour lui que des récréations littéraires ! Son véritable chef-d'œuvre, c'eſt l'ame du Duc de Bourgogne. Il fait ſortir les morts de la pouſſière des tombeaux, pour mettre en action ſous les yeux de ſon Diſciple les tableaux les plus philoſophiques de l'Hiſtoire. Convaincu de la certitude & de l'utilité de la Religion ; perſuadé que, fût-elle indifférente au reſte des hommes, elle ſeroit toujours néceſſaire aux Rois, l'Auteur du Télémaque déchire le voile de ſes fictions. Ce n'eſt plus à un enfant, c'eſt au Chrétien qu'il s'adreſſe. Dans quelle ſituation placera-t'il ſon Elève ? Il l'appelle à ce moment de vérité, où l'homme proſterné dans un tribunal, ſe dénonce lui-même à ſon juge. Le Directeur (6) va plus loin que l'Inſtituteur ; ſon cœur s'épanche ; en interrogeant, il accuſe ; en énonçant, il démontre ; en avertiſſant, il frappe. Quand on lit cette inſtruction paternelle, où les maximes les plus abſtraites de l'art du gou-

vernement ſont auſſi lumineuſes que les éternels axiomes de la raiſon, l'on croit voir l'humanité s'aſſeoir avec la Religion aux côtés d'un jeune Prince, pour lui enſeigner toutes les règles de morale qu'il doit ſuivre, s'il veut rendre les Peuples heureux.

C'eſt par cette immortelle production que FENELON achève ſa courſe littéraire. Replionsnous ſur ſes écrits, & meſurons la carrière qu'il vient de parcourir. Quand la nature forme un grand Homme, le génie de l'Ecrivain n'eſt pas un don qu'elle lui fait; ce n'eſt qu'un dépôt qu'elle lui confie, & qui appartient tout entier à l'humanité. Or je demande à mes ſemblables ſi FENELON s'eſt acquitté envers eux, & s'il a lié ſon exiſtence au bonheur du genre humain? Tant que ſes Ouvrages vivront, & ils vivront autant que le monde, les Peuples auront un protecteur, les Rois un guide; & le Génie, fier d'avoir créé le Télémaque, publiera dans tous les ſiècles que les maximes fondamentales de ce Poëme méritent d'être gravées ſur tous les Trônes. Oui, ſi l'on demandoit un jour à la terre des vertus dont elle puiſſe vraiment ſe glorifier, le genre humain produiroit, comme le plus beau de ſes titres, l'ame de FENELON.

SECONDE PARTIE.

Qu'eſt-ce que la vertu? C'eſt la préférence de l'intérêt général à l'intérêt particulier; c'eſt

le ſacrifice du penchant au devoir ; c'eſt un ſentiment profond de l'ordre, qui dirige nos affections vers le juſte & l'honnête ; en un mot, c'eſt la raiſon du cœur. J'oſe le dire, ſi FENELON n'eût pas été vertueux, ſi ſes écrits n'étoient pas le miroir de ſon ame, nous devrions tous pleurer ſur ſon génie, & arroſer de nos larmes ces mêmes chef-d'œuvres qui enorgueilliſſent l'homme à ſes propres yeux. Des vices dans FENELON (cette ſuppoſition ſeule eſt un blaſphême) ſeroient en effet des argumens contre la vertu, puiſqu'ils démontreroient qu'on peut la peindre ſans la ſentir : mais cet excès d'hypocriſie n'eſt pas donné aux méchans. Il échappe toujours un mot qui trahit l'Ecrivain, lorſque ſa plume n'eſt pas d'accord avec ſon cœur, & la vertu a ſon accent comme la vérité. Que FENELON ſoit jugé ſur ſes propres maximes, l'on verra que ſon génie n'a fait que la moitié de ſes Ouvrages, & que l'homme ayant partagé le travail du Philoſophe, doit participer à ſa gloire.

Accoutumé depuis long-temps à vivre à la Cour, dans ce pays d'illuſions, où l'on ne peut avoir qu'une exiſtence précaire, & où l'on perd non-ſeulement le bonheur, mais la faculté d'être heureux ailleurs, l'Inſtituteur du Duc de Bourgogne regarde l'Epiſcopat comme une récompenſe. Ce n'eſt pas l'ambition qui le tente, ce n'eſt pas l'oiſiveté qui le ſéduit : il ſait qu'il ne s'appropriera que le fardeau de ſa dignité,

& qu'il entre dans une nouvelle carrière de travail, en acceptant le Siège de Cambray. Ce généreux Archevêque * ne croit pas qu'il lui ſoit permis d'occuper deux places dans l'Egliſe, tant que d'autres gens de bien reſtent oubliés; & il ſe démet volontairement d'une Abbaye à laquelle Louis XIV ne l'avoit nommé qu'en s'excuſant de lui donner *ſi peu & ſi tard*. Viendra-t'il diſſiper dans une Cour voluptueuſe le patrimoine de l'indigent? Il ſe réſerve neuf mois de réſidence à Cambray, & oppoſe aux ſollicitations de ſes amis, aux inſtances de ſon Roi, les Lois de la Religion: il auroit pu ajouter celles de l'humanité, qui l'appeloient au milieu de ſon troupeau. Hélas! quand il employoit tout ſon crédit pour qu'il lui fût permis de ſe retirer dans ſa ſolitude, il ne prévoyoit pas que l'exil, prêt à l'y conduire, dût ſi-tôt l'y fixer pour toujours. Je le vois reprendre ſans dédain les mêmes fonctions qu'il avoit exercées en Saintonge, ne montrer ſes revenus que dans ſes aumônes, ſon éloquence que dans des catéchiſmes (7); des Miſſions pour fêtes, des Pauvres pour courtiſans, voilà tout le faſte de l'Archevêque de Cambray.

Déterminé à remplir ſes devoirs de Paſteur, FENELON réſerve pour ſon troupeau cette

---

* Il fut ſacré Archevêque de Cambray à Saint Cyr par Boſſuet en 1695, & il ſe démit ſur le champ de l'Abbaye de Saint Valery, à laquelle il avoit été nommé la même année.

voix qui faiſoit les délices de la Cour. Ramenant tout aux règles des mœurs, il plie ſon génie au caractère de ſa place, & réunit le zèle reſpectable d'un Evêque à l'intrépide véracité d'un ami, dans les inſtructions qu'il adreſſe encore au Duc de Bourgogne. C'eſt ainſi que Ciceron s'éleva dans ſa retraite au-deſſus des grands ſuccès qu'il avoit obtenus à la Tribune, en donnant des principes de conduite à ſon fils dans le chef-d'œuvre de morale qu'il écrivit après la perte de la liberté Romaine. Les *Directions* de l'Archevêque forment le complément des *Offices* du Conſul, & ces deux Ouvrages furent compoſés par ces deux grands Hommes dans le même âge, dans la même ſituation, dans les mêmes vues.

C'eſt en conſacrant ſes talens à la Religion, que l'Archevêque de Cambray, égaré par une ſenſibilité trop vive, s'honore juſques dans ſes écarts. La nature a fait l'homme foible; il lui eſt difficile de ſe fixer ſur la ligne étroite de la vertu; & quand même il ſeroit vrai que la perfection fût acceſſible, la perſévérance abſolue dans la perfection eſt au-deſſus des forces humaines. Chaque grande qualité touche à quelque abus; l'écueil du courage, c'eſt la témérité: le déſir de la gloire engendre l'amour des conquêtes: la politique dégénère en fourberie: le génie entraîne aux ſyſtêmes, la piété à la ſuperſtition; l'écueil de la vertu, c'eſt l'excès de la vertu même. FENELON ne ſaura pas échapper

à ce piège. Dès que le Quiétiſme paroît, il a droit de le ſéduire ; c'eſt l'héréſie des cœurs trop ſenſibles : ce doit donc être la ſienne.

Qu'étoit le Quiétiſme dans ſon origine ? Un abſurde & inintelligible ſyſtême de ſpiritualité, qui banniſſoit des voies de Dieu le raiſonnement, pour n'y laiſſer que l'amour, & faiſoit de la vertu un inſtinct machinal, plutôt qu'un effort réfléchi. Que devenoit l'homme dans cette apathie contemplative ? Il ſe livroit tour-à-tour à l'illuſion, au fanatiſme, au déréglement ; il oublioit ſes ſens pour mieux exalter ſes idées ; dédaignoit de régler ſes actions par reſpect pour les décrets éternels, & acceptoit l'Enfer, pourvû qu'il aimât Dieu.

Innocent XI avoit enſeveli le Quiétiſme avec Molinos dans les priſons de l'Inquiſition ; mais ſoit que l'erreur ait des appas pour l'eſprit humain, ſoit plutôt que la perſécution contribue à ſes progrès, en inſpirant pour l'homme une piété dont le Sectaire profite toujours, d'autres Viſionnaires *, confondant les élans de l'imagination avec les mouvemens du cœur, ſuppoſèrent auſſi que l'homme pouvoit être libéral envers Dieu.

Parmi ces Proſélytes de Molinos, j'aperçois cette fameuſe Guyon, qui ſut vaincre dans la diſpute les plus célèbres Théologiens, fit commenter les Pères de l'Egliſe au débauché Tréville,

* Malaval, Falconi, Cénami, Lacombe, Marie d'Agréda, &c.

& rendit Quiétiſte l'Epicurien Corbinelli. Tendre amante de Dieu, recherchée des Grands, quoique perſécutée, elle trouvoit la Foi trop ſervile, l'Eſpérance trop mercénaire, l'amour même trop imparfait; & dans ſes pieux délires, elle compoſoit des Livres * & des Prophéties; ſon imagination étoit exaltée, mais ſon cœur étoit reſté vertueux.

Malgré les adouciſſemens que Madame Guyon a mis dans le Quiétiſme, qui n'eſt déja plus qu'une erreur de ſpéculation, FENELON aperçoit encore des excès dans ce rêve, & il entreprend de les réformer: mais ſon cœur va tromper ſa raiſon. Arrête, vertueux Auteur du Télémaque; vois le piège que la piété dreſſe ſous tes pas. Eſt-ce à un cœur comme le tien à poſer les limites de la tendreſſe? Laiſſe, laiſſe marquer le point où l'illuſion commence à des Ecrivains trop froids pour pouvoir l'atteindre.

Déja FENELON prend la plume. Par une fatalité vraiment déplorable, il eſt ſéduit avant que d'écrire; il ne connoît qu'une édition altérée des Œuvres de Saint François de Sales (8), & il tombe dans une erreur de fait, involontaire & preſque inévitable, dont ſes ennemis ſauront ſe prévaloir pour l'accuſer d'être un fauſſaire. Dans cette même *Explication des Maximes des Saints* (9), qu'il a publiée pour marquer les

* Le moyen court, les torrens.

écarts du Quiétiſme, avouons-le hautement à la gloire de ſa ſenſibilité, il eſt aſſez heureux pour ſe tromper. Ce ſyſtême ravage la Capitale, avant que Louis XIV le connoiſſe même de nom. Malheureux Princes, toujours trop mal inſtruits des événemens de vos règnes, ſi un jour vous ſortiez du tombeau pour lire votre jugement dans nos faſtes, vous ne comprendriez peut-être pas la moitié de votre propre hiſtoire.

L'envie qui n'attendoit qu'un prétexte pour punir l'Archevêque de Cambray de ſes ſuccès, le livre au glaive d'Innocent XII. Il eſt juſte que FENELON expie le bien qu'il a fait aux hommes, en compoſant le Télémaque. Louis jugeant de l'Auteur Théologien par l'Ecrivain politique, ne le regarde que comme un *chimérique bel eſprit*. FENELON un chimérique bel eſprit ! Qui a donc pu ſuggérer à un ſi grand Roi un jugement ſi étrange ? L'Auteur du Télémaque ne conſultant que le droit de la nature, avoit vu les hommes en Philoſophe, que l'enthouſiaſme de l'amour du bien public entraîne quelquefois trop loin, au lieu que le Monarque voyoit par les yeux de l'expérience les hommes tels qu'ils ſont, ou plutôt tels qu'il les avoit faits lui-même. Pardonnons à un Souverain, éclairé par un règne de ſoixante ans, de n'avoir pas adopté pluſieurs maximes politiques, impraticables dans une conſtitution

moderne : mais plaignons-le de n'avoir pas ſenti FENELON.

Ici mon cœur ſe ſerre, ma raiſon ſe trouble, la plume échappe de ma main au moment où j'ai à prononcer entre deux grands Hommes. Quel parti dois-je prendre dans cette fameuſe diſpute que la fin du dernier ſiècle vit s'élever entre Boſſuet & FENELON (10) ? J'imiterai Homère qui n'a pas craint de peindre toute la grandeur d'Hector, même à côté d'Achille, pour faire mieux reſſortir la gloire de ſon Héros.

Au nom de l'Evêque de Meaux, l'admiration ſe réveille, & le proclame comme le ſeul rival digne de l'Archevêque de Cambray. Orateur en écrivant l'hiſtoire, Boſſuet réunit dans un degré éminent les talens les plus oppoſés ; il avoit appris tout ce qu'il eſt permis à un mortel de ſavoir, & l'on auroit cru que penſant à part, il inventoit la langue dont il daignoit ſe ſervir. Eloquent Dialecticien, il mit ſon génie en contrepoids avec toutes les erreurs de ſon ſiècle, & les fit diſparoître. Voilà Boſſuet Ecrivain. Si nous conſidérons l'homme, on lui reproche ſes emportemens contre un ami, un Diſciple, un Confrère dont il devoit reſpecter les talens & les vertus. Mais ſi je venois louer un grand Homme au détriment d'un grand Homme, l'ame de FENELON repouſſeroit mon hommage : » Méfie-toi, me diroit-elle, d'une ſen-» ſibilité qui t'égare ; ne t'ai-je pas donné » l'exemple de la modération ? Sois juſte, ſois

» même généreux ; que crains-tu pour ma gloire ?
» elle eſt en dépôt dans tous les cœurs ver-
» tueux ; & la victoire eſt ſi peu digne d'envie,
» que ma défaite aſſure à jamais ma prééminence
» ſur mon rival.

Ce Boſſuet, que nous regardons encore aujourd'hui comme un Père de l'Egliſe, avoit un tel aſcendant ſur ſon ſiècle, qu'il paſſoit pour l'Egliſe enſeignante. Les victoires qu'il avoit remportées ſur l'héréſie, la confiance de Louis XIV, ſa réputation, ſa place, lui permettoient-elles d'être ſpectateur indifférent d'une diſpute de Religion ? Or s'il étoit obligé de prendre un parti, le blâmerez-vous d'avoir préféré la vérité à l'Archevêque de Cambray ? Miniſtre d'une Religion qui ordonne d'*arracher l'œil qui ſcandaliſe*, il voit l'erreur enſeignée par le ſentiment, & le champ de la morale ravagé par une fauſſe ſpiritualité. Alors Boſſuet ſe lève, & de cette même main qui avoit renverſé les autels du Calviniſme, il creuſe le tombeau de Molinos. Liſez les écrits de l'Evêque de Meaux (11) ; vous verrez que ce n'eſt pas un vil délateur qui calomnie un Sage, mais un Juge compétent qui prononce contre une erreur ; vous verrez qu'il eſt impoſſible de parler de FENELON avec plus d'égards, avec plus de reſpect, j'ai preſque dit avec plus de tendreſſe ; vous verrez que l'Archevêque de Cambray avoit dénoncé lui-même ſon Ouvrage au Souverain Pontife, & qu'il avoit appelé en témoignage

de ſa doctrine l'Evêque de Meaux, avec lequel toute l'Egliſe réclamoit. Que ſi l'on veut abſolument que Boſſuet ait paſſé les bornes de la modération, eh bien ! je l'avouerai en pleurant ſur le cœur humain, toujours ſujet aux excès. Un Homme de génie eſt emporté par ſes idées, comme un autre par ſes paſſions ; & après avoir conduit la vérité en triomphe, il va plus loin qu'elle : tant il eſt difficile de ſavoir s'arrêter avec ſa cauſe !

L'affaire du Quiétiſme eſt portée à Rome. Le Cardinal de Bouillon, le Héros & le Martyr de l'amitié, veut écarter les foudres du Vatican de la tête de FENELON ; & ce courage qui l'honore aujourd'hui, lui attire alors la diſgrâce de la Cour. L'Auteur des *Maximes des Saints* ſollicite vainement la permiſſion d'aller ſe défendre ; mais du fond de ſa retraite il prépare à ſes ennemis un argument qui doit les terraſſer. Que Rome parle ; j'entends ſa voix : l'erreur n'eſt plus (12). O jour à jamais mémorable, où Cambray vit ſon Archevêque percer les flots d'une multitude innombrable dont il étoit adoré ; monter en chaire, ſon livre d'une main, de l'autre ſon jugement ; faire fondre en larmes toute l'aſſemblée, au moment où il lut d'une voix ferme ſa propre condamnation ; s'y ſoumettant ſans reſtriction, ſans réſerve, joignant ſon autorité à celle du Pontife, pour dire anathème à ſon Ouvrage, & prononçant à genoux une rétractation interrompue cent fois par les ſanglots

ſanglots de tout un Peuple. C'eſt ainſi que FENELON ſe punit de la plus excuſable des erreurs, trouve dans ſa défaite le plus beau moment de ſa vie, met à ſes pieds le Pape dont il obtient les éloges, Boſſuet dont il mérite l'envie, & l'Auteur du Télémaque lui-même dont il éclipſe la gloire.

Sublime enthouſiaſme ! immortel monument du courage qu'inſpire la vertu ! Il n'eſt donc pas vrai que les caractères doux ne ſoient capables de ſentir ni les grands mouvemens des paſſions, ni les élans héroïques de l'ame. Qu'eſt devenu en effet cet Homme juſques-là ſi timide avec Boſſuet, dont il arrête, dont il abat le génie au milieu de ſon vol ? Voyez-le s'élever au-deſſus de ſes rivaux, au-deſſus de ſes juges, au-deſſus de lui-même, au-deſſus de l'humanité peut-être, & ſuivre les tranſports d'une ame vraie & généreuſe, à laquelle le reſſentiment d'un procédé injuſte ne fait pas méconnoître les droits d'une bonne cauſe.

L'hiſtoire de ſa vie préſente d'autres exemples de ſon courage d'eſprit, qui démontrent qu'une rétractation ſi éclatante fut un hommage rendu à la vérité, plutôt qu'une démarche de politique. Cet Homme qu'on croyoit ſi foible, apprend que ſon Palais & ſa Bibliothèque viennent d'être conſumés par le feu, & il eſt ſi peu abattu par ce déſaſtre, qu'on n'oſe pas l'en conſoler, parce qu'on ne l'en croit pas averti. Il reçoit ſans

pâlir l'ordre du Prince qui l'exile dans ſon Diocèſe *, & il reprend la converſation avec un front ſi ſerein, qu'on ne s'aperçoit pas de ſa diſgrâce; il s'oppoſe au zèle indiſcret qui lui offre des apologies, & il eſt aſſez fort pour publier qu'il s'eſt trompé. Tous les cœurs ſont pour cet illuſtre infortuné; que dis-je? ce n'eſt que dans ſa Patrie ſeule qu'il trouve des ennemis. Malgré l'admiration de l'Europe & la rétractation de l'Archevêque de Cambray, le bandeau de la prévention eſt encore ſur les yeux du Monarque; & ce même Poëme qui devoit être le manuel des Souverains, eſt conſigné aux frontières du Royaume, où il ne peut entrer qu'en éludant les défenſes. Mais les Princes ont beau exercer leur reſſentiment au gré de leurs flatteurs: un bon Ouvrage eſt un mur d'airain contre lequel toute l'autorité des Rois va ſe briſer: & un Sage perſécuté cite les injuſtices qu'il a eſſuyées avec la fierté d'un Général qui montre ſes bleſſures.

Je me repréſente quelquefois FENELON dans ſon exil, dans un de ces momens de vérité, où l'ame iſolée ſe replie ſur elle-même, & ſonde toute la profondeur de ſes infortunes; il parcourt ſa vie entière, & il voit ſes vertus méconnues, ſes talens ſuſpects, ſes ſervices oubliés; ſa ſenſibilité lui rend perſonnels tous les malheurs

* Il fut exilé au commencement d'Août 1697, & ne reparut plus à la Cour.

publics dont il eſt témoin. Le Royaume eſt attaqué par tous les fléaux. Le génie de la victoire s'eſt éloigné de nos drapeaux avec les Turennes, les Condés, les Luxembourgs, pour s'attacher aux armes d'Eugène. Qui pourroit peindre la triſteſſe amère de l'Auteur du Télémaque, lorſqu'il vit la perte de Lille attribuée au Duc de Bourgogne; ce Prince méconnu par un Peuple qu'il devoit gouverner, forcé de répondre des opérations militaires dont il n'étoit pas l'arbitre, arroſant de ſes pleurs les mains de Louis XIV armées contre ſon Inſtituteur, & en recevant pour toute réponſe la défenſe de lui écrire & de lui parler, condamné à ſe taire devant un ami qui lui étoit ſi cher, & oſant à peine le conſoler en Flandre (13) par un regard? L'ingrate Patrie de FENELON l'accuſe publiquement d'avoir élevé dans de faux principes ce jeune Prince trop tard connu, & ſi amèrement regretté. Ce vertueux Ecrivain eſt outragé dans une multitude de libelles, par ces vils & impuiſſans détracteurs, qui dans tous les ſiècles échangent leur honneur contre de l'or, & dont le nom ne ſouillera point ici ma plume. Il perd ſa place, ſa penſion, l'accès du Trône. Perſécuté dans ſes écrits, condamné à Rome, calomnié ſur la ſincérité de ſa rétractation, accuſé d'ingratitude par un Roi trompé, il fait que toute correſpondance avec lui eſt défendue comme un crime d'Etat. Tous ſes parens ſont privés de leurs emplois, tous ſes amis ſont

chaſſés de la Cour *. Fagon † & Felix § oſent ſeuls le défendre (14) : leur zèle n'eſt point puni, voilà tout leur ſuccès. Beauvilliers voit le moment où il va expier, par une diſgrâce éclatante, l'honorable fidélité qu'il lui voue dans l'infortune. En eſt-ce aſſez ? Non : regardé comme un rebelle pour avoir compoſé le Télémaque, comme un impie pour avoir été myſtique, l'Archevêque de Cambray n'avoit plus qu'un malheur à redouter; je me trompe, il ne le redoutoit pas, & il eſt déja condamné à le pleurer. Il voit deſcendre au tombeau ce Duc de Bourgogne, auquel il avoit tranſmis toutes ſes vertus. Il ſe ſurvit alors à lui-même. De quel côté portera-t'il ſes regards ? Vers ſa famille ? Elle eſt comme lui dans l'exil, elle y eſt pour lui. Vers ſon Diocèſe ? Il eſt ravagé par une armée ennemie. Vers la Cour ? Ah ! la vue de ſon Diſciple au cercueil rouvriroit toutes ſes plaies. Dans ces affreuſes perplexités, FENELON ne trouve point de cœur qui entende le ſien. On épie ſa douleur pour lui en faire un crime **, & il eſt obligé de cacher ſes larmes, comme s'il

---

* Les Abbés de Langeron & de Beaumont, neveux de l'Archevêque de Cambray, & Sous-Précepteurs des Enfans de France, & MM. Dupuy & de l'Echelle, Gentilshommes de la Manche, partagèrent la diſgrâce de FENELON.

† Premier Médecin.

§ Premier Chirurgien.

** Je dis des choſes incroyables, mais je ne dis que la vérité. FENELON étoit environné d'eſpions, & la douleur que lui cauſa la mort de ſon Diſciple fut très-mal interprétée à la Cour.

eût caché ſes remords. Son ame triſte & abattue n'aperçoit pas encore la juſtice des ſiècles qui s'avance pour le couronner. Il ne ſe repent pas de ſes vertus, il ne ſe repent pas de ſes ouvrages; mais en oppoſant un courage intrépide aux coups du ſort, il conçoit ſans doute, après tant de malheurs, que le génie & la ſenſibilité ſont les deux plus funeſtes préſens que la nature puiſſe faire à l'homme.

Il reſtoit encore à FENELON dans ſa retraite un ami véritable, qui eut toujours la première place dans ſon cœur; un conſolateur aſſidu, dans le ſein duquel il oublioit ſes malheurs & ſon ſiècle; un bienfaiteur généreux, qui voyoit avec complaiſance tous les tréſors de cette ame pure & ſublime; le ſeul ami pour lequel, à force de tendreſſe, il avoit pu s'égarer, & commettre une faute; le ſeul appui qu'on ne pouvoit lui ravir: c'eſt de Dieu que je parle!

Cet Homme ſenſible, qui diſoit qu'*on ſeroit tenté de déſirer que tous les bons amis s'entendiſſent enſemble pour mourir le même jour* *; ce cœur aimant ne trouve preſque point d'hommes vertueux auxquels il puiſſe vouer ſes affections. Mais ſi ſes infortunes l'ont privé des douceurs de l'amitié, il ſe dédommage de ces effuſions délicieuſes de l'ame par une bienfaiſance expanſive envers ſes ſemblables. Il eſt homme;

* Voyez les Lettres de FENELON dans l'hiſtoire de ſa vie, par Ramſay, pag. 174, édit. d'Amſterdam, 1727.

il eſt l'ami des hommes, & ſur-tout des malheureux. Quand on le voit montrer ingénument ſon cœur dans ſes lettres particulières que la reconnoiſſance a publiées, on croit entendre la ſageſſe donner des conſeils à l'infortune; & on ſe dit en pleurant: ſi je tombe un jour dans la diſgrâce, ce Livre ſera mon meilleur ami.

Fidèle à cette belle maxime, qui méritoit de naître dans ſon cœur: *Je préfère mes amis à moi, ma Patrie à mes amis, le genre humain à ma Patrie*, l'Archevêque de Cambray n'ignore pas que les éloges qu'on donne à la vertu, ſont un engagement de la pratiquer, & qu'on ne la loue dignement que par ſes actions. Des impoſitions exorbitantes arrachent la ſubſiſtance aux habitans des campagnes, & les Curés du Diocèſe de Cambray, dans l'indigence eux-mêmes, ne peuvent plus ſoulager la misère publique. FENELON, qui regarde ces coopérateurs comme les plus utiles citoyens de l'Etat, les décharge du fardeau du don gratuit, & les acquitte envers le Prince. La caiſſe militaire de Cambray eſt épuiſée; bientôt la garniſon murmure, ſe révolte dans cette Ville frontière, & va offrir ſes ſervices à l'ennemi. FENELON vend tout ce qu'il a de plus précieux, & ramène les défenſeurs de la Patrie ſous leurs drapeaux: il fait de ſon Palais un Hôpital militaire; & lorſqu'il ne peut plus y recevoir tous les malades, il leur fournit à ſes dépens d'autres aſiles.

Mais ſi la Patrie de FENELON refuſe à ſes talens & à ſes vertus l'hommage de l'admiration qui leur eſt due, il eſt une poſtérité que l'Homme de génie trouve parmi ſes contemporains, & dont l'univers répétera les jugemens dans tous les ſiècles. Les Nations voiſines prononcent ſur un étranger avec autant d'impartialité que ſur un ancien. Au milieu du choc des Empires, dans ces momens affreux où l'ennemi uſe d'un droit barbare, & cherche à faire tout le mal qu'il craint pour lui-même, Eugène & Marlborough reſpectent dans le tumulte des armes le Sage qu'ils envient à la France. La Flandre eſt dévaſtée ; mais le nom de FENELON forme une barrière que la brutalité du Soldat n'oſe franchir. Tous ſes domaines ſont privilégiés, & l'Archevêque de Cambray ſortant de ſon Palais pour intercéder en faveur de ſon Peuple, trouve l'Anglois à ſa porte, veillant à la garde de ce Sanctuaire que le ſéjour d'un homme de bien a conſacré. Londres & la Haye applaudiſſent à cet hommage, qui dès lors n'eſt plus celui de deux Généraux, mais de deux Nations. L'application hiſtorique ſe préſente à tous les eſprits : lorſqu'Alexandre ordonna la ruine de Thèbes, il ne laiſſa debout que la ſeule maiſon de Pindare.

Après avoir obtenu cet hommage extraordinaire, il falloit que l'Archevêque de Cambray terminât ſa glorieuſe carrière (15). Il n'y avoit que le règne du Duc de Bourgogne qui pût

ajouter à un ſi bel éloge, & le Duc de Bourgogne n'étoit plus.

O FENELON! je voudrois honorer ma jeuneſſe, en obtenant quelques larmes des cœurs ſenſibles que j'entretiens de tes vertus. Lorſque mes cheveux blanchis par le travail ou par les années, m'annonceront que ma courſe va finir, j'aſſemblerai autour de ma tombe la nouvelle génération d'admirateurs que ton génie t'aura faits ſur la terre, & je ranimerai ma voix éteinte pour dire à mes derniers neveux: Puiſſe naître parmi vous un Télémaque! FENELON veille ſur les marches du Trône, & n'attend qu'un Diſciple. Il n'eſt point d'homme de génie qui ne s'honorât d'avoir fait ſes Ouvrages; il n'eſt point d'homme vertueux qui ne déſirât de l'avoir eu pour ami.

NOTES

SUR L'ÉLOGE DE FENELON.

Page 11. (1) Fenelon fut nommé Précepteur des Enfans de France, petits-fils de Louis XIV, à l'âge de 38 ans, en Septembre 1689. Il eut pour Disciples Louis de France, Duc de Bourgogne, père de Louis XV, né à Verſailles le 6 Août 1682, mort Dauphin à Marly le 18 Février 1712; Philippe de France, Duc d'Anjou, né à Verſailles le 19 Décembre 1683, déclaré Roi d'Eſpagne, ſous le nom de Philippe V, le 17 Novembre 1700, (ce Prince abdiqua la Couronne en faveur de Louis Ier. ſon fils, qui ne régna qu'un an, & immédiatement après ſa mort, Philippe V remonta ſur le Trône) mort à Madrid au Buen-Retiro le 9 Juillet 1746; & Charles Duc de Berry, né le 31 Août 1686, mort à Marly le 4 Mai 1714. Fenelon eut la douleur de voir mourir avant lui les Ducs de Bourgogne & de Berri, & il fut témoin de tous les malheurs du Duc d'Anjou, ſon troiſième Diſciple, ſur la tête duquel la Couronne d'Eſpagne chancela pendant treize ans. Lorſqu'il apprit la mort du Duc de Bourgogne, il s'écria en pleurant: *Mes liens ſont rompus! Pauvre France*, diſoit-il quelquefois avec des yeux baignés de larmes, *je t'avois préparé un demi-ſiècle de bonheur, & la mort a détruit mes travaux. Je n'ai rien fait pour mon Pays; le Roi que j'ai formé règne dans une terre étrangère.*

Page 13. (2) Je n'ai pas cru devoir entrer dans de longs détails ſur l'éducation vraiment philoſophique du Duc de Bourgogne. Ramſay ne nous a rien laiſſé à déſirer ſur cet objet. Je vais tranſcrire le récit de cet

Hiſtorien. » Jamais on n'a vu une plus grande harmonie » dans une éducation que dans celle de M. le Duc de » Bourgogne : tous ceux qui l'entouroient étoient de » concert pour ne le flatter jamais, & pour ne le point » ſoutenir quand on étoit mécontent de lui. Mêmes diſ- » cours, mêmes principes, même conduite. Il ne trou- » voit d'aſile que dans l'obéiſſance & l'accompliſſement » de ſes devoirs. Ce Prince joignoit à de grands talens » de grands défauts. Dans ſa première jeuneſſe, il étoit » colère, impétueux, hautain, capricieux. C'eſt ce même » enfant qu'on a vu depuis le Prince le plus doux, le » plus compatiſſant, le plus ſenſible aux malheurs de » l'humanité. Il ſe refuſoit tout pour ſoulager les autres : » il ne ſe croyoit deſtiné à la grandeur ſuprême que » pour être l'homme des Peuples, & pour les rendre » bons & heureux. La méthode dont on ſe ſervoit pour » former l'eſprit & le cœur de ce jeune Prince, eſt un » modèle de la plus parfaite éducation. Pour former ſon » eſprit, on le faiſoit étudier, non par règles, mais » ſelon la curioſité qu'on avoit ſoin d'exciter en lui. On » tournoit par là les amuſemens en études, & les études » les plus ſérieuſes devenoient un amuſement. Une con- » verſation faite exprès, ſans qu'il s'en apperçût, don- » noit occaſion à la lecture d'une hiſtoire, à l'examen » d'une carte, à des raiſonnemens à la portée de ſon » âge. Les thèmes étoient toujours des inſtructions ſo- » lides. Quelque hiſtoire ou quelque dialogue, qui lui » apprenoit les faits principaux de l'antiquité ou des » temps modernes, lui faiſoit connoître le caractère » des grands hommes de tous les ſiècles, & lui inſ- » piroit en même temps le goût de la plus pure vertu. » Les Dialogues des Morts & le Télémaque furent écrits » dans cette vue. Pour former ſon cœur, il falloit cor- » riger ſes défauts naturels, & lui inſpirer le goût des » vertus. L'humeur, l'impétuoſité, la hauteur du jeune » Prince étoient réprimées par un air triſte répandu

» ſur tous les viſages. Quelquefois on le ramenoit à la
» raiſon par des railleries fines & délicates. D'autres fois
» on lui faiſoit ſentir ſes excès, en le montrant à lui-
» même par quelque fable. Les châtimens uſités dans
» les éducations ordinaires n'ont jamais été employés en
» celle-ci. La privation d'un plaiſir, d'une promenade,
» d'une étude même qu'on lui avoit fait déſirer, étoient
» les ſeules punitions dont on ſe ſervoit. En rompant
» ainſi ſa volonté, & en domptant ſes goûts, on lui
» donnoit une ſoupleſſe de cœur & une force d'eſprit
» propres à le rendre docile pour écouter les bons con-
» ſeils, & ferme pour les ſuivre. Dans les temps de ſes
» plus fortes vivacités, tous ceux qui l'approchoient
» avoient ordre de le ſervir en gardant un morne ſilence.
» On le laiſſoit ainſi impitoyablement aux priſes avec
» lui-même, juſqu'à ce que laſſé de ne plus trouver per-
» ſonne avec qui parler, il vînt demander grâce en re-
» connoiſſant ſa faute. La candeur à tout avouer étoit
» la ſeule condition du pardon; & pour l'accoutumer à
» cette ingénuité, on avouoit les fautes qu'on pouvoit
» avoir faites devant lui. Par là ceux qui préſidoient à
» ſon éducation, tiroient de leurs propres imperfections
» de quoi inſtruire leur Elève. On lui inſpiroit le goût
» de la vertu, non par des préceptes ſecs, ni par des
» ſentences morales, ni par des harangues étudiées,
» mais par un mot, par un regard, par un ſentiment
» placé à propos. On lui faiſoit des leçons à toute heure,
» ſans qu'il s'en dégoutât, ni qu'il s'en apperçût. A table,
» au jeu, dans les promenades & dans les entretiens,
» on tournoit tout en inſtruction; & par des traits im-
» perceptibles & des tours ingénieux, on lui faiſoit
» rencontrer par-tout les ſentimens nobles & les vertus
» royales. On joignoit à cette connoiſſance & à cet
» amour de la vérité, la grande ſcience de ſe taire. Pour
» l'accoutumer de bonne heure au ſecret, on lui faiſoit
» ſentir avec précaution une confiance au-deſſus de ſon

» âge ſur les choſes même les plus importantes. Ce ne » ſont pas ici des traits que j'invente, mais des faits que » je raconte, & que je tiens de M. de Cambray lui- » même ». *Vie de M. de* FENELON, *par Ramſay. Amſterdam, 1727, pag. 9 & ſuiv.*

Page 13. (3) Je prévois qu'on m'accuſera d'avoir mis dans la bouche d'Homère une aſſertion qu'il auroit déſavouée. J'aime paſſionnément les beaux vers; je les relis ſouvent avec délices, & je ſuis bien éloigné de vouloir attaquer le genre de la Poëſie, qui fut toujours la portion la plus précieuſe des richeſſes littéraires de tous les Peuples. Je demande ſeulement ſi on ne peut pas faire un Poëme en proſe: & j'expoſe avec une très-juſte défiance de mes lumières, les raiſons qui me déterminent à ne point regarder la meſure des vers comme abſolument néceſſaire au langage des Muſes. La Motte a ſoutenu dans ſa Préface d'Œdipe, qu'on ne devoit pas écrire les Tragédies en vers. Son opinion a été fortement combattue par le plus grand Poëte de ce ſiècle; mais La Motte auroit gagné ſa cauſe peut-être, s'il eût oſé haſarder en proſe le touchant ſujet d'Inès. Toutes les difficultés de l'art, qu'il regardoit comme des raiſons triomphantes contre la Poëſie, ne prouvent rien contr'elle.

Lorſqu'on approfondit cette diſpute littéraire, on voit que c'eſt une pure queſtion de mots qu'on auroit terminée depuis long-temps, ſi l'on avoit voulu s'entendre. Qu'eſt-ce qu'un Poëme? Tous les Dictionnaires vous diſent que c'eſt un Ouvrage en vers. Si cette définition eſt exacte, le procès eſt jugé; mais les Compilateurs de ces recueils expliquent ſouvent mal la ſignification littérale des mots, & les définiſſent plus mal encore. Un Poëme eſt l'imitation d'une action en ſtyle poëtique; voilà le genre: chaque eſpèce a ſes règles particulières. Toutes les fois que je verrai dans un Ouvrage une fable, de l'invention, de l'intérêt, des épiſodes, des images, des inverſions, de l'harmonie,

je n'héſiterai pas à donner le beau nom de Poëte (pour me ſervir de l'expreſſion d'Horace) à l'Auteur de cette production. Eſt-elle écrite en proſe ? L'ame de la Poëſie l'élève au rang des Poëmes. Eſt-elle écrite en vers ? C'eſt un charme de plus. Que l'Auteur ſoit plus admiré, j'y conſens ; mais qu'il reconnoiſſe du moins pour ſes frères les Poëtes qui ne ſont pas des vers.

La proſe, plus aſſujettie à l'oreille de l'Ecrivain qu'aux règles de l'art, n'a point des repos fixes : on ne peut pas la ſcander ; elle n'a par conſéquent jamais la cadence des vers, mais elle peut en avoir l'harmonie, qui a plus de charmes, & qui n'eſt ni moins ſenſible, ni moins variée dans Platon que dans Homère, dans Fléchier que dans Boileau, dans FENELON que dans Racine. Un Poëme ne peut pas ceſſer d'être un Poëme, lorſqu'il eſt traduit poëtiquement d'une langue en une autre. Or ſi la proſe n'a pas dénaturé la Jéruſalem délivrée, le Paradis perdu, les Saiſons de Tompſon, la mort d'Abel, pourquoi perdroit-elle ſes prérogatives, lorſqu'elle a l'accent original de la penſée ? Eſt-elle moins poëtique ſous le pinceau d'un Ecrivain créateur, que ſous la plume d'un Traducteur fidèle ?

A ces raiſons, il eſt facile de joindre des autorités, quoique je ne les cite qu'avec répugnance en matière de goût. Nous avons érigé les premiers hommes de génie qui ont écrit, en légiſlateurs des genres qu'ils ont créés : une admiration ſtupide en a fait des tyrans qui préſentent des fers au génie, au lieu de lui donner des ailes. Il eſt important ſans doute d'avoir des principes fixes en matière de goût ; mais les règles, ſemblables aux lois pénales, qui en intimidant les méchans, les éloignent du crime ſans les rendre vertueux, font éviter les fautes, & n'apprennent jamais à produire des beautés. Les Poëtiques ſont au goût ce que les Ordonnances criminelles ſont à la vertu. Si quelquefois les préceptes nous épargnent des monſtres, plus ſou-

vent ils nous font perdre des hardieſſes heureuſes, de ces chef-d'œuvres qu'Ovide appelle *prolem ſinè matre creatam*, & qu'un génie timide n'oſe pas enfanter. Je reviens à mon objet. » La proſe, dit Strabon que j'eſſaye de » traduire, *Geog. lib. 1*, eſt une imitation de la Poëſie. Plu» ſieurs Ecrivains, tels que Phérécide, Hécatée, & Cad» mus, ont briſé la meſure des vers; mais ils ſont vraiment » Poëtes, parce qu'ils ont conſervé toutes les autres » beautés poëtiques ». Dans la deſcription du Temple des Arts, le même Strabon diſtingue parmi les Poëtes ceux qui avoient écrit en vers, de ceux qui avoient écrit en proſe, *qui ſolutâ oratione ſcripſerant*, par oppoſition à *ſtrictâ oratione*. Ariſtote, dont la poëtique ſera le code éternel du bon goût, dit dans ce chef-d'œuvre, que l'épopée imite par le moyen de la parole, *ſoit en proſe, ſoit en vers*. Il refuſe enſuite le titre de Poëte à Empedocle, qui avoit écrit en vers ſur la Phyſique. Selon lui, la fable, Μῦθο, eſt l'eſſence de la Poëſie; & par fable, il entend l'arrangement des parties dont eſt compoſée une action poëtique. *La différence qu'il y a entre un Poëte & un Hiſtorien*, ajoute-t'il, *ne vient pas de ce que l'un écrit en proſe & l'autre en vers. Mettez Hérodote en vers, ce ſera toujours une Hiſtoire; mettez l'Iliade en proſe, ce ſera toujours un Poëme. Un Poëte eſt plus Poëte par la compoſition de la fable, que par celle des vers.* Denis d'Halicarnaſſe eſt évidemment du même avis, ainſi qu'Horace. Or ſi l'on pouvoit être Poëte en écrivant en proſe dans les langues d'Athènes & de Rome, qui avoient un mètre déterminé, & avec leſquelles on pouvoit imiter tous les mouvemens de l'ame par la durée des ſons, devons-nous rejeter les Poëmes en proſe, nous qui ne règlons point la meſure de nos vers par les principes de la proſodie?

On me dira peut-être que la méthode des Anciens fut contraire à leurs maximes, & qu'en admettant les Poëmes en proſe, ils les écrivirent toujours en vers:

mais Eſope écrivit en proſe toutes ſes fables ; Platon écrivit en proſe le Timée, qu'on regarde comme un très-beau Poëme ſur la création de l'homme : & en effet cette fiction eſt plus poëtique peut-être que l'Iliade.

L'Abbé Dubos a fait un chapitre dans ſes *Réflexions ſur la Poëſie & la Peinture*, pour prouver qu'on pouvoit faire des Poëmes en proſe ; & je ne ſais par quel oubli cet excellent Critique n'y a pas traité la queſtion. Il dit que cette invention eſt auſſi heureuſe que celle des eſtampes. Il me ſemble qu'il y a beaucoup moins de diſtance entre un Poëme en proſe poëtique & des vers françois, qu'entre une eſtampe & un tableau. Si l'Abbé Dubos n'a pas démontré cette aſſertion, ſon ſentiment peut ſuppléer à ſes preuves.

Le Télémaque eſt donc un véritable Poëme ; je ne le claſſerai cependant point parmi les Poëmes épiques. Ce n'eſt pas, comme le prétend un Critique, parce qu'on n'y trouve pas l'imitation d'une action ; car l'imitation de l'Odyſſée eſt la même. Pourquoi donc le Télémaque n'eſt-il pas un Poëme épique ? Parce qu'il y a trop de leçons, & des leçons directes. Applaudiſſons-nous de ce que FENELON n'a point aſpiré aux honneurs de l'épopée, & a préféré le bonheur des hommes à ſa propre gloire. Eh ! quel barbare enthouſiaſte de l'art voudroit retrancher un ſeul mot de ce chef-d'œuvre, pour en faire un poëme épique ?

Page 15. (4) Un Valet-de-chambre de M. de FENELON écrivit le Télémaque ſous la dictée de ſon illuſtre Auteur, & le fit imprimer furtivement ſur une copie qu'il en avoit gardée. De rigoureuſes défenſes empêcherent l'impreſſion de ce Poëme dans le Royaume pendant la vie de Louis XIV, & toutes les éditions antérieures à 1720 ſont incomplètes. On fit des viſites très-exactes chez les Imprimeurs. On auroit anéanti ce chef-d'œuvre, s'il n'en avoit exiſté qu'une copie. Lorſque Louis XIV ſigna l'ordre d'arrêter le grand Arnaud, Boileau dit

ingénieuſement : *Le Roi fait chercher M. Arnaud, mais le Roi eſt trop heureux pour le trouver.* Dans les dernières années de ſa vie, Louis XIV n'étoit plus heureux, il trouva le Télémaque. Les Imprimeurs furent ſévèrement punis ; les éditions clandeſtines furent confiſquées & jetées au feu. L'envie chercha des alluſions dans le Télémaque : la poſtérité plus équitable n'y a vu que des leçons utiles aux hommes. On eut l'audace de nommer tous les prétendus perſonnages que FENELON avoit voulu déſigner, comme s'il eût écrit un libelle ſous des noms ſuppoſés. Ma plume ſe refuſe à la curioſité du Lecteur, qui voudroit avoir les *clefs* de ce Poëme. FENELON n'avoit pas beſoin d'écrire une ſatire pour être lu, & de flatter la malignité de ſes lecteurs pour les intéreſſer. La médiocrité attaque les hommes, le génie ne combat que les abus.

Page 22. (5) Nous n'avons point de meilleure rhétorique des Prédicateurs, que les Dialogues de FENELON ſur l'éloquence de la chaire : toutes les règles de l'art y ſont fondées ſur le bon ſens & ſur la nature. Dans cet Ecrit, l'Archevêque de Cambray ſe déclare formellement contre l'uſage de diviſer les Sermons, & M. de Voltaire eſt du même avis. Me ſera-t'il permis d'oppoſer avec reſpect quelques raiſons à l'autorité de ces deux grands Maîtres ? Les anciens Orateurs n'ont pas toujours annoncé leurs diviſions, mais tous leurs diſcours ſont diviſés. Je ſais qu'il eſt abſurde de mettre ſans ceſſe entre les mains de l'auditeur la chaîne des idées qu'on va développer ; cependant pourvu qu'on ne ſacrifie jamais le ſujet au plan, & qu'on ne cherche point dans ſes diviſions des antithèſes ridicules, que FENELON appeloit des *tours de paſſe-paſſe*, pour éblouir par la ſingularité de ſa marche, au lieu de ſe borner à indiquer l'ordre de ſes preuves, il me ſemble que la méthode moderne n'eſt point nuiſible à la grande éloquence. Il eſt vrai que ces ſoudiviſions éternelles, qui en impoſent à la multitude

multitude, éteignent le ſentiment, deſsèchent le diſcours; interrompent l'action de l'Orateur, émouſſent ou plutôt briſent tous les traits, & introduiſent ſouvent une multiplicité de ſujets dans le même ſujet, en dirigeant l'attention de l'auditeur vers des objets diſparates: mais les abus ne prouvent rien contre les règles. La Lettre de FENELON à MM. de l'Académie Françoiſe ſur l'éloquence, eſt un chef-d'œuvre. En la liſant, on admire l'Auteur, diſons mieux, on l'aime; on eſt attendri par l'exquiſe ſenſibilité de cet Ecrivain; & l'on voit que ſon goût n'étoit que ſon ame, s'il eſt permis de parler ainſi. Après avoir jeté un coup d'œil critique ſur toutes les branches de la littérature, FENELON cite au Tribunal de la Langue notre Langue elle-même, & il ſe plaint de ſa pauvreté. Il n'appartient qu'aux Hommes de génie, qui ſavent combien de fois il leur a été impoſſible de mettre l'inſtrument à l'uniſſon de leur imagination, il n'appartient qu'à eux de gémir de la ſtérilité de notre Langue. Les Ecrivains froids trouvent dans l'idiome le plus languiſſant l'expreſſion toujours plus forte que leur penſée. Une Langue foible porte ſans peine des idées communes; mais elle bronche & s'affaiſſe ſous le poids du génie. Nourri de la lecture des Anciens, que perſonne n'a mieux connu, n'a mieux ſenti, n'a mieux imité que lui, FENELON ſe plaît à extraire de leurs Ouvrages ces deſcriptions champêtres dans leſquelles ils ont excellé, ces ſentimens ſimples & attendriſſans, qui ſont devenus auſſi étrangers dans nos écrits que dans nos mœurs. » Il faut, dit-il, que Virgile diſparoiſſe, & que je croie voir ce beau lieu. (*Ecl. 8*).

Muſcoſi fontes & ſomno mollior herba.

» Il faut que je déſire d'être tranſporté dans cet autre endroit. (*Ecl. 10*).

. . . . O mihi tum quam molliter oſſa quieſcant
Veſtra meos olim ſi fiſtula dicat amores!

Atque utinam ex vobis unus, veſtrique fuiſſem
Aut cuſtos gregis, aut maturæ vinitor uvæ.

» Il faut que j'envie le bonheur de ceux qui ſont dans » cet autre lieu dépeint par Horace. (*Od. 3, liv. 2*).

Quâ pinus ingens albaque populus
Umbram hoſpitalem conſociare amant
Ramis, & obliquo laborat
Limpha fugax trepidare rivo.

» Malheur à ceux qui ne ſentent point le charme de » ces vers! (*Ecl. 1*).

Fortunate ſenex hîc inter flumina nota
Et fontes ſacros frigus captabis opacum.

» Je ſuis attendri par la ſolitude d'Horace. (*Sat. 6, lib. 2*).

O rus quando ego te aſpiciam! quandoque licebit.
Nunc veterum libris, nunc ſomno, & inertibus horis
Ducere ſollicitæ jucunda oblivia vitæ.

Page 22. (6) Felix de Saint Germain fit imprimer à la Haye en 1747 les *Directions pour la conſcience d'un Roi*, par M. de FENELON. Cet Ouvrage, partagé en trente-ſept directions, fut le fruit de la correſpondance ſecrette que l'Archevêque de Cambray entretint avec le Duc de Bourgogne, & après la mort de ce Prince, on le trouva dans ſes papiers. Le Roi lut ces Directions avec Madame de Maintenon, qui écrivit la lettre ſuivante à M. de Beauvilliers. » Je voulois vous » envoyer tout ce que j'ai trouvé de M. de Cambray » dans la caſſette de M. le Dauphin; mais le Roi a brûlé » lui-même tous ces papiers. Je vous avoue que j'en ai » un grand regret. Jamais on n'écrivit rien de ſi beau » & de ſi bon. Si le Prince que nous pleurons a eu quel- » ques défauts, ce n'eſt pas pour avoir reçu des conſeils

» trop timides, ni qu'on l'ait trop flatté. On peut dire » que ceux qui vont droit ne ſont jamais confus ». Lorſque Louis XIV défendit à ſon petit-fils toute eſpèce de correſpondance avec ſon Précepteur, il ne prévoyoit pas ſans doute que ce Prince ne lui déſobéiroit que pour s'inſtruire de ſes devoirs, & que FENELON, indifférent ſur ſes propres malheurs, n'entretiendroit l'Héritier du Trône que des beſoins & des maux du Peuple. Le ſavant M. de Réal a eſſayé de prouver dans ſa *Science du Gouvernement*, tom. 8, pag. 338, que l'Archevêque de Cambray n'eſt point l'Auteur de ces *Directions*, & il fonde ſon ſentiment ſur des allégories ſuppoſées. Il faut avoir bien peu étudié l'ame de l'Auteur du Télémaque, pour ne pas la reconnoître dans cet excellent Ouvrage. Comment un homme de Lettres peut-il s'y tromper? Il n'y a pas deux FENELONS; d'ailleurs il eſt très-certain que la copie ſur laquelle on imprima ces Directions, ſortoit de l'Hôtel de Beauvilliers.

Page 25. (7) Le tableau des vertus épiſcopales de FENELON eſt un ſpectacle bien attendriſſant pour une ame ſenſible. Toutes les ſemaines il alloit faire des conférences de piété & des examens théologiques dans ſon Séminaire. Lorſqu'il viſitoit ſon Diocèſe, (& il s'acquittoit ſcrupuleuſement de ce devoir) il prêchoit dans tous les Villages, accommodoit les procès à ſes dépens, réconcilioit les ennemis les plus acharnés, & ramenoit la paix dans les familles. De retour à Cambray, il confeſſoit aſſiduement & indiſtinctement dans ſa Métropole toutes les perſonnes qui s'adreſſoient à lui. Il ne connoiſſoit point d'autre récréation que la promenade. Rencontroit-il des payſans? il s'aſſeyoit avec eux ſur le gazon, les interrogeoit, les conſoloit. Souvent il alloit les viſiter dans leurs cabanes; lorſqu'ils lui offroient un repas champêtre, il l'acceptoit avec joie, & ſe mettoit à table avec eux. Ses vertus donnent à ſon hiſtoire l'air

d'un roman. Auſſi ſon nom ne mourra point, & les Flamands diſent encore en le béniſſant, *le bon Archevêque!* Ils ne le caractériſent que par ce bel attribut qui diſtingue l'Etre ſuprême. En 1709, FENELON touché de la diſette qu'éprouvoit le Royaume, fournit gratuitement du bled aux Troupes. Sa table étoit ouverte à tous les Officiers, à tous les Etrangers. Après la bataille de Malplaquet, il reçut dans ſon Palais & dans ſon Séminaire tous les Officiers & les Soldats malades; il loua des maiſons, quand la ſienne ne put plus les contenir, & tous les Militaires y furent ſoignés a ſes dépens. » Les mouvemens imprévus des armées, dit Ramſay, » page 157, & les déſordres qui en ſont inſéparables, » obligeoient quelquefois des Villages entiers de chercher » dans les Villes une ſureté qu'ils ne trouvoient pas à la » campagne. Le Palais Archiépiſcopal de Cambray fut » la retraite de tous les malheureux à qui l'on put y » donner une place. Ni l'horreur de leur misère, ni » leurs maladies infectes ne pouvoient arrêter le zèle » de FENELON. Il ſe promenoit au milieu d'eux comme » un bon père. Les ſoupirs qu'il laiſſoit échapper marquoient combien ſon cœur étoit ému de compaſſion : » ſa préſence & ſes paroles ſembloient adoucir leurs » maux.

Page 28. (8) On imprima les *Entretiens* & les *Colloques ſpirituels* de Saint François de Sales à Lyon en 1628, & cette édition fut ſupprimée par des Lettres patentes du mois de Juillet de la même année, *comme ce Livre étant ſuppoſé, faiſant préjudice à la Religion & à la mémoire du défunt.* Les bonnes éditions de cet Ouvrage ſont de Lyon, 1631 & 1632, & ſur-tout celle de Toulouſe, faite en 1637 par ordre de M. de Montchal, Archevêque de cette Ville. FENELON ne connoiſſoit que l'édition de 1628, au lieu que Boſſuet ſe ſervoit de celle de 1637, & ſe récrioit que *les paſſages cités par FENELON étoient tronqués, ſuppoſés, altérés*

& pris à contre-ſens. Lorſqu'on reprochoit à FENELON d'avoir condamné, par ſa ſoumiſſion au Pape, la doctrine de pluſieurs Saints, il répondoit avec autant d'humilité que de raiſon : *L'Egliſe permet certaines expreſſions à ſes enfans ſimples, mais elle en exige d'autres de ſes Docteurs : & celles dont je me ſuis ſervi ne convenoient point à un Ouvrage dogmatique.*

Page 28. (9) Le plan de cet Ouvrage eſt très-philoſophique ; chaque article eſt diviſé en deux chapitres, intitulés *chapitre vrai & chapitre faux.* Dans l'un, FENELON explique les véritables maximes des Saints, & dans l'autre il expoſe les conſéquences dangereuſes qui réſulteroient du Quiétiſme pur. Les prétendus chapitres vrais n'étoient pas exempts de cenſure. FENELON a toujours proteſté que les expreſſions de *trouble involontaire*, en parlant de Jeſus-Chriſt, n'étoient point dans ſon Original, & que ſes amis les y avoient ajoutées ſans le conſulter : FENELON devoit être cru.

Page 30. (10) Boſſuet avoit pris pour deviſe ces deux mots, qu'il répétoit à chaque page dans ſes Ecrits contre FENELON, *apertè*, *apertè*. Il combattoit ſon rival avec autant de politeſſe que de zèle. *Qu'auriez-vous fait*, lui dit un jour Louis XIV, *ſi j'avois ſoutenu M. de Cambray ? Sire*, lui répondit Boſſuet avec une intrépidité vraiment épiſcopale, *j'aurois crié vingt fois plus haut.*

Page 31. (11) Lorſque je méditai ſur les démêlés de Boſſuet avec FENELON, ma première idée fut de mettre en ſcène ces deux Ecrivains, & de faire un parallèle dans lequel j'aurois toujours donné l'avantage à l'Archevêque de Cambray. Je veux expier ma témérité par l'aveu que j'en fais : il eſt juſte de m'acquitter par un peu de honte envers un homme de génie que j'oſois méconnoître. Je compris bientôt qu'il n'étoit ni juſte ni décent de ſacrifier un grand Homme à mon enthouſiaſme pour un autre grand Homme ; & que pour élever FENELON, je ne devois pas dégrader ſon illuſtre

rival. Je me ſouvins de l'*Hiſtoire univerſelle*, des *Oraiſons funèbres*, de l'*Hiſtoire des Variations*, des *Elévations à Dieu ſur les Myſtères*, & la plume tomba de mes mains : mon admiration ne me permit plus de le juger, encore moins de l'avilir. Eh ! de quel droit aurois-je traduit le grand Boſſuet à mon tribunal, pour louer à ſes dépens l'aimable Auteur du Télémaque ! Ma profonde vénération pour l'Evêque de Meaux m'inſpira le deſſein de faire ſon apologie, & la vérité me l'a dictée. Malheur à moi, ſi je cherchois des applaudiſſemens inſenſés en déprimant l'Auteur de tant de chef-d'œuvres ! Ces deux Evêques n'ont jamais été mieux peints que dans ce vers :

Le Cygne de Cambray, l'Aigle brillant de Meaux.

Page 32. (12) M. Deſmarêts, Evêque de Chartres, M. de Noailles, Evêque de Châlons, enſuite Archevêque de Paris, & M. Boſſuet, Evêque de Meaux, s'aſſemblèrent à Iſſy, pour examiner les livres de Madame Guyon. Après avoir condamné ſa doctrine dans leurs Mandemens, ils cenſurèrent trente-quatre propoſitions extraites de l'*Explication des Maximes des Saints*. FENELON refuſa conſtamment les conférences que lui offroit Boſſuet, & il dénonça lui-même ſon Ouvrage au Pape. Madame de Sévigné dit à cette occaſion : *Monſieur de Cambray défend bien la cauſe de Dieu ; mais Monſieur de Meaux défend mieux celle de la Religion, il doit gagner à Rome.* Boſſuet écrivit une longue lettre à Innocent XII, dans laquelle il combattoit la doctrine de FENELON. Malgré les inſtructions envoyées par l'Evêque de Meaux, & les pourſuites de l'Abbé Boſſuet ſon neveu & ſon Agent à Rome, le ſaint Siège ne ſe hâtoit pas de prononcer. On fit entendre à Louis XIV que le Pape ne condamneroit jamais l'Archevêque de Cambray, tant qu'il ſeroit Précepteur de ſes petits-fils. Ce Monarque

ſéduit exila FENELON dans ſon Diocèſe, lui ôta ſa place de Précepteur, & ſollicita lui-même un Bref contre le Quiétiſme. En partant pour Cambray, FENELON écrivit la lettre ſuivante à M. de Beauvilliers, ſon ami intime: « Ne ſoyez point en peine de moi, Monſieur, » l'affaire de mon Livre va à Rome. Si je me ſuis trompé, » l'autorité du ſaint Siège me détrompera, & c'eſt ce que » je cherche avec un cœur docile & ſoumis. Si je me ſuis » mal expliqué, on réformera mes expreſſions. Si la ma- » tière paroît mériter une explication plus étendue, je » la ferai avec joie par des additions. Si mon Livre ne » renferme qu'une doctrine pure, j'aurai la conſolation » de ſavoir préciſément ce qu'on doit croire, & ce qu'on » doit rejeter. Je ne laiſſerai pourtant pas de faire toutes » les additions, qui ſans affoiblir la vérité, pourront » édifier les Lecteurs les plus faciles à alarmer. Mais » enfin, Monſieur, ſi le Pape condamne mon Livre, » je ſerai, s'il plaît à Dieu, le premier à le condamner, » & à faire un Mandement pour en défendre la lecture » dans mon Diocèſe. Il ne faut défendre l'amour déſin- » téreſſé qu'avec un ſincère déſintéreſſement. Il ne s'agit » pas ici du point d'honneur, ni de l'humiliation pro- » fonde que la nature peut craindre d'un mauvais ſuc- » cès. J'agis, ce me ſemble, avec droiture; je crains » autant d'être préſomptueux, entêté & indocile, que » d'être foible, politique & timide dans la défenſe de » la vérité. Si le Pape me condamne, je ſerai détrompé, » & par là le vaincu aura tout le fruit de la victoire. » Si au contraire le Pape ne condamne point ma doc- » trine, je tâcherai par mon ſilence & par mon reſpect » d'appaiſer ceux de mes Confrères dont le zèle s'eſt » animé contre moi, en m'imputant une doctrine dont » je n'ai pas moins d'horreur qu'eux: peut-être me ren- » dront-ils juſtice quand ils verront ma bonne foi.... » Humilions-nous, taiſons-nous; au lieu de raiſonner ſur » l'oraiſon, apprenons à la faire.

Dans le même temps il écrivit à Boſſuet : » Je prie » Dieu du fond de mon cœur, qu'il ne donne à ſon par- » fait amour une pleine victoire ſur vous, qu'en vous le » faiſant ſentir avec tous ſes charmes ». Il attendit patiemment dans ſa retraite la déciſion de Rome? En recevant le Bref d'Innocent XII qui le condamnoit, il écrivit à l'Evêque d'Arras : *On ſouffre, mais on ne délibère pas un moment ;* & il publia lui-même dans la chaire de ſa Métropole le célèbre Mandement que je vais tranſcrire.

» François, par la grace de Dieu, &c. Nous nous » devons à vous ſans réſerve, mes très-chers Frères, » puiſque nous ne ſommes plus à nous, mais au troupeau » qui nous eſt confié. C'eſt dans cet eſprit que nous nous » ſentons obligés de vous ouvrir ici notre cœur, & de » continuer de vous faire part de ce qui nous touche » ſur le Livre des *Maximes*. Enfin notre ſaint Père le » Pape a condamné ce Livre avec les vingt-trois Pro- » poſitions qui en ont été extraites, par un Bref du 12 » Mars dernier. Nous adhérons à ce Bref, mes très- » chers Frères, tant pour le texte du Livre, que pour » les vingt-trois Propoſitions, ſimplement, abſolument » & ſans ombre de reſtriction. Nous nous conſolerons, » mes très-chers Frères, de ce qui nous humilie, pourvu » que le miniſtère de la parole que nous avons reçu du » Seigneur pour votre ſanctification n'en ſoit point af- » foibli, & que nonobſtant l'humiliation du Paſteur, le » troupeau croiſſe en grâce devant Dieu. C'eſt donc de » tout notre cœur que nous vous exhortons à une ſou- » miſſion ſincère & à une docilité ſans réſerve, de peur » qu'on n'altère inſenſiblement la ſimplicité de l'obéiſ- » ſance, dont nous voulons, moyennant la grâce de » Dieu, vous donner l'exemple juſqu'au dernier ſoupir » de notre vie. A Dieu ne plaiſe qu'il ſoit jamais parlé » de nous, ſi ce n'eſt pour ſe ſouvenir qu'un Paſteur a » cru devoir être plus docile que la dernière brebis de

ſon

» ſon troupeau, & qu'il n'a mis aucune borne à ſon » obéiſſance. Donné à Cambray le 9 Avril 1699.

Les Suffragans de M. l'Archevêque de Cambray aſſemblés dans ſon Palais pour adhérer au Bref du Pape, eurent la barbarie de maltraiter FENELON. L'Evêque de Saint Omer vouloit qu'il condamnât, outre l'explication des Maximes des Saints, tous ſes Ecrits apologétiques. FENELON lui répondit avec autant de douceur que de fermeté, comme à ſon Confrère, & non comme à ſon Juge, que les Propoſitions de ſon Livre n'ayant été condamnées que reſpectivement, & que le Pape n'ayant point prononcé contre ſes autres Ouvrages, quoiqu'ils fuſſent répandus à Rome, il ne croyoit pas devoir aller plus loin que le ſaint Siège. Cependant il offrit de conclure le procès verbal à la pluralité des ſuffrages, au nom de l'aſſemblée, contre ſon propre ſentiment; & il le fit.

Page 35. (13) Lorſque le Duc de Bourgogne alla faire la Campagne de Flandre de 1708, Louis XIV lui défendit de parler à FENELON. L'Archevêque de Cambray vint ſe préſenter à la poſte où ce Prince devoit dîner: il ouvrit pluſieurs fois la converſation, mais on ne l'écouta point. Au moment où le Duc de Bourgogne ſe leva de table, tous les Courtiſans ſortirent de l'appartement. Alors le Duc ſe voyant ſeul avec FENELON, lui ſauta au cou, en fondant en larmes, & lui dit d'une voix entrecoupée de ſanglots: *J'ai fait le plus pénible effort de ma vie. Adieu, mon bon ami; je ſais ce que je vous dois, vous ſavez ce que je vous ſuis.* Ce ſublime tranſport honoroit également l'Inſtituteur & le Diſciple. Voici une lettre que le Duc de Bourgogne écrivit à FENELON, de Verſailles le 22 Décembre 1701. » Enfin, mon cher » Archevêque, je trouve une occaſion de rompre le » ſilence que j'ai gardé pendant quatre ans. J'ai ſouffert » bien des maux depuis; mais un des plus grands a été » celui de ne pouvoir pas vous témoigner ce que je

» ſentois pour vous, & combien mon amitié augmentoit » par vos malheurs, au lieu d'en être refroidie. Je penſe » avec grand plaiſir au temps où je pourrai vous » revoir; mais je crains que ce temps ne ſoit encore » bien éloigné. Je ſuis révolté en moi-même contre tout » ce qu'on a fait à votre égard; mais il faut ſe ſoumettre » à la volonté divine, & croire que tout cela eſt arrivé » pour notre bien ». Voyez dans le Recueil des Lettres de FENELON celles qu'il écrivoit au Duc de Bourgogne, & ſur-tout celle qui commence par ces mots: *Enfant de Saint Louis, imitez votre Père.* » Le Public » croit, lui diſoit FENELON dans ſes lettres de 1708, » le Public croit que vous avez une dévotion ſombre, » ſcrupuleuſe, & qui n'eſt pas aſſez proportionnée à » votre place; que vous ne ſavez pas aſſez prendre une » autorité modérée, mais déciſive, ſans bleſſer la fidélité » inviolable que vous devez aux intentions du Roi. Si » vous voulez faire honneur à votre piété, vous ne ſau- » riez trop la rendre douce, ſimple, commode, ſociale... » Oſerai-je vous dire ce que j'apprends que le Public » dit? Si je ſuivois les règles ordinaires de la prudence, » je ne le ferois pas; mais j'aime mieux m'expoſer à » vous paroître indiſcret, que de vous diſſimuler ce qui » ſera peut-être utile dans un cœur tel que le vôtre. On » vous eſtime ſincèrement, on vous aime avec tendreſſe; » mais le Public prétend ſavoir que vous ne décidez pas » aſſez, & que vous avez trop d'égards pour des con- » ſeils très-inférieurs à vos propres lumières. Comme » je ne ſais point les faits, j'ignore ſur qui tombent ces » diſcours, & je ne fais que vous rapporter ſimplement » ce que je ne puis démêler..... Je vous demande » pardon, Monſeigneur, de cet excès de liberté qui » vient d'un excès de zèle. Je n'ai, Dieu merci, aucun » intérêt dans ce monde; je ne ſuis occupé que du vô- » tre, qui eſt celui du Roi & de l'Etat. Je ſais à qui je » parle, & je ne puis douter de la bonté de votre cœur...

» Il eſt moins dangereux de prendre un mauvais parti, » que de n'en prendre aucun, ou que d'en prendre un » trop tard. Pardonnez la liberté d'un ancien Serviteur » qui prie ſans ceſſe pour vous..... Je ne vous parle » que de Dieu & de vous: il n'eſt pas queſtion de moi. » Dieu merci, j'ai le cœur en paix. Ma plus grande croix » eſt de ne vous point voir; mais je vous porte ſans » ceſſe devant Dieu, dans une préſence plus intime que » celle des ſens. Je donnerois mille vies comme une » goutte d'eau, pour vous voir tel que Dieu vous veut. » *Amen, amen.*

Page 36. (14) Quelques jours après que le Télémaque eut paru, Louis XIV dit en préſence de Fagon ſon premier Médecin, & de Felix ſon premier Chirurgien: *Je ſavois par le Livre des Maximes, que M. de Cambray avoit un mauvais eſprit; mais je ne ſavois pas qu'il eût un mauvais cœur: je viens de l'apprendre en liſant le Télémaque. On ne peut pas pouſſer l'ingratitude plus loin. Il a entrepris de décrier éternellement mon règne.* Fagon & Felix, dont la mémoire doit être à jamais précieuſe aux Gens de Lettres, combattirent courageuſement la prévention du Roi. Ils lui repréſentèrent que tous les Ouvrages de Morale deviendroient des ſatires, ſi la haine y cherchoit des allégories; que FENELON avoit peint de bons & de mauvais Rois, & qu'un Prince tel que lui devoit ſe reconnoître plus aiſément dans les premiers que dans les derniers; qu'il n'y avoit pas un François qui ne déſirât de voir une reſſemblance parfaite entre Télémaque & M. le Duc de Bourgogne, &c. Louis ne répondit rien. La vérité déſarma ſon bras, mais elle ne changea pas ſon cœur. N'oublions pas que le bel exemple de Fagon & de Felix a été imité par M. d'Argenſon en faveur de Fontenelle.

Page 39. (15) FENELON mourut d'une inflammation de poitrine à Cambray le 7 Janvier 1715, huit mois avant la mort de Louis XIV. Pluſieurs perſonnes

m'ont assuré que l'Archevêque de Cambray venant de faire sa visite dans un Village, s'étoit mis en route à l'entrée de la nuit. Tandis que son carosse traversoit un pont, une vache qui paissoit dans un ravin, effraya ses chevaux : la voiture versa, & fut fracassée. FENELON reçut un coup très-violent, qui fut la cause de sa mort. La famille de l'Archevêque de Cambray, que j'ai eu l'honneur de consulter sur cette anecdote, m'a répondu qu'elle n'avoit connoissance de cet accident que par une tradition orale, mais qu'elle n'en avoit jamais douté. Ramsay n'en dit rien.

CE